

L'étrange maladie de Lucien

Lucien vivait dans ce petit pavillon bien tranquille d'une cité plutôt protégée loin de la violence moderne.

Il y était heureux et demeurait paisible ayant acquis la certitude que le bonheur se cultivait chaque jour pour récolter quelques petites fleurs d'espoir au terme de la nuit.

Il n'était pas jeune ni même vieux mais se suffisait à lui-même dans son lieu de repli, à l'abri des fourbes et des fous de la vitesse.

Il ne roulait pas sur l'or mais ce qu'il possédait lui suffisait amplement ayant acquis la certitude et la sagesse que la réussite ne se mesurait pas au compte en banque.

Il aimait vivre librement sans passion excessive, sans nervosité, paraissant généreusement sur un fauteuil large et soyeux un bon cigare aux lèvres et un verre de bière en main.

Il aimait les bons repas.

Il savourait la plénitude des saisons et le charme de son pavillon enfoui sous la verdure sauvage.

Quel bienfait et quel plaisir tout au long des saisons qui se succédaient !

Deux ou trois camarades venaient parfois le visiter ou l'invitaient au bar où ils refaisaient ensemble le monde sans chaine et sans barreau.

Demain serait un autre jour et chaque volet de sa demeure s'ouvrait sur de nouvelles perspectives.

Le monde l'attendait.

La vie passait ainsi, douce sans risque et sans gros tracas, sans problème insurmontable, au gré des flots.

L'homme aimait les promenades seul ou avec quelques proches, savourant la douceur urbaine entre les maisons, les trottoirs et les bancs publics, prenant plaisir à remarquer quelque construction nouvelle, quelque édifice réparé ou quelque parc arrangé, embelli par la main de l'homme.

Une vie de rentier aurait-on dit ! Certes mais il n'avait pas à rougir de son état.

Il n'avait rien volé et était d'ailleurs le premier à partager ce qu'il avait avec une gentillesse bienveillante.

Il était rentier donc, assuré de son avenir.

Lucien pouvait être heureux durant de bien belles années encore, profitant des restaurants, des concerts ou des séances de cinéma en oisif actif et serein.

Le bonheur réside en ce que l'on aime faire et l'homme se disait pleinement satisfait de sa vie, de ses simples plaisirs.

La ville déployait ses douceurs à l'homme qui savait en profiter sans excès et avec une petite dose d'humour nécessaire.

Lucien avait eu une vie saine et sans grands heurts, sans douleurs fortes ou insurmontables.

Certes, il avait eu son lot de chagrins, de peines comme bien d'autres contemporains mais le soleil savait toujours rayonner sur les lieux prenant le pas sur le malheur.

Il n'avait jamais bu le moindre alcool toxique ni pris la drogue malfaisante.

Aussi, fut-il bien surpris et même un peu inquiet ce petit matin lorsqu'il se retrouva chancelant, la tête tournant en tous sens dans son petit jardin de poète magnifié.

Il eut du mal à demeurer droit et il lui sembla que son corps si précieux se déroba soudainement et qu'il ne lui répondait plus de façon correcte.

Il avait les deux jambes dans du coton ce qui signifiait que sa marche était somme toute assez hasardeuse, un peu déséquilibrée comme après une sourde ivresse.

Il se mit assis quelques minutes sur une chaise pour se reposer songeant

à une faiblesse passagère, soudaine.

Cependant, il n'en fut rien.

L'hôpital se trouvait à l'autre bout de la ville, en hauteur, et ce n'était pas une mince affaire que de s'y rendre depuis sa maison un peu éloignée de tout.

Lucien n'avait d'ailleurs pas la force physique de prendre le chemin et d'y aller à pied. Il se serait aplati par terre, du moins le pensait-il.

Il prit un taxi qui l'amena sur le lieu désiré rapidement et sans heurts.

Lieu de maladies sournoises, d'urgences folles, de larmes de détresse trop souvent et de faiblesses incommensurables, l'hôpital étalait sans vergogne aux yeux des jeunes son long immeuble sur une vaste surface dense entourée d'un parking rempli d'autos et d'ambulances, de taxis patients et d'éclopés vermoulus.

Dans le long couloir maladif et clair, un peu grisâtre, Lucien attendait sur un triste brancard les examens qu'il devait accomplir, écoutant, malgré lui, les plaintes de patients malheureux, les insultes quelquefois denses contre l'attente et l'administration, les cris des dingues sous l'emprise de stupéfiants, le malheur des vieilles gens.

Ce fut son tour.

On l'examina sous toutes les coutures, on testa sa force et ses réflexes...

Il passa dans d'étonnants tunnels aux sonorités invasives et extraordinaires.

Ce fut long et ennuyeux, des bruits comme venus de l'enfer. Et il en sortit, sonné, long et errant, tremblant même.

Fourbu.

Le résultat tomba comme un couperet, contre toute attente :

Il était vierge de maladie.

Il n'avait rien.

Et le médecin était formel.

Mais alors, d'où émanait son trouble étonnant et puissant qui le ravageait ?

Car son mal sournois et nié par la science évolua peu à peu au fil des jours :

Il se plaignit pour soulever son bras et utiliser sa main pour différentes tâches fussent-elles simples, il eut des douleurs cervicales et des picotements épars dans les pieds et les mains, des douleurs aux cuisses ou à l'œil gauche et des difficultés pour faire marcher ses jambes ne semblant pas toujours vouloir porter son corps du reste, il perdit quelques précieux kilos dans la bataille.

Il remarqua son coude gauche qui vibrait par moment et sa vue baissant de façon inexorable le plongeait dans un profond mal être et une anxiété déroutante...

Lucien voyait son état évoluer tandis que la science niait sa maladie qu'elle considérait comme imaginaire, inexistante, sans rien qui ne l'expliquât.

Les troubles ne passèrent pas.

Chaque jour, l'homme tenait dans un cahier précis et complet les symptômes qui lui empoisonnaient l'existence le fatigant moralement et physiquement.

Et si c'était grave ?

Et si les médecins s'étaient trompés sur son état ?

Lucien roulait des pensées noires et anxiogènes que rien ne pouvait apaiser.

Son corps, il le voyait parfois partir sans pouvoir le retenir.

Ses nuits étaient parfois longues et angoissantes, il avait des frissons de peur et se retournait en nage.

Il se défendit bientôt de sortir de chez lui préférant sa couche reposante à son jardin ou aux rues calmes de la ville car allongé, tranquille, il se sentait en sécurité plus qu'ailleurs et la souffrance était moindre avec sa chambre aux petits bibelots tant de fois remarqués, ces livres et ces revues sans angoisse et ce chat qui

lui tenait lieu de compagnon et de douceur.

Lucien tentait de s'apaiser dans son environnement paisible et accueillant, loin de la peur qui le paralysait.

Et il y parvenait un peu grâce à sa force mentale.

Lorsqu'il lui fallait se lever de son lit, ses ennuis reprenaient et il avait bien du mal à se tenir droit sans claudiquer de façon étrange.

Après plus d'un mois d'incongruités et de douleurs fluctuantes, il en était à se demander s'il lui faudrait désormais vivre la suite de son existence avec une telle maladie, compagne sans existence réelle pour les médecins.

Un matin pourtant, il se leva sans douleur, sans symptôme d'effroi. La lumière entra à flots dans la chambre, claire comme jamais, douce, paisible, sereine.

Apaisante.

Lucien se sentit léger, presque transparent, aérien. En s'approchant de la fenêtre, il vit son jardin, ses fleurs, son chat qui dormait au soleil de l'amour et du bien-être.

Tout semblait à sa place, sauf lui peut-être.

Et il comprit soudain que ce n'était plus son corps qui le trahissait, mais la vie qui doucement le quittait, prenant les voiles pour ailleurs.

Il n'eut pas peur.
Le vent souleva un pétale de
marguerite que Lucien huma une
dernière fois.